

CHAPITRE PREMIER

Le Voyant mexicain

Je m'appelle Seymour Wilbraham Wentworth. Je suis le beau-frère et le secrétaire de Sir Charles Vandrift, le célèbre financier et millionnaire sud-africain. Il y a bien des années de cela, alors que Charlie Vandrift n'était qu'un modeste avocat du Cap, j'ai eu la chance (toute relative) d'épouser sa sœur. Beaucoup plus tard, lorsque le domaine Vandrift, proche de Kimberley, a entamé un développement qui devait faire de lui la Cloetedorp Golcondas, Ltd, mon beau-frère m'a proposé le poste assez rémunérateur de secrétaire ; c'est dans cette capacité que je suis depuis lors son compagnon fidèle et attaché.

Charles Vandrift n'est pas homme à se laisser berner par un vulgaire filou. De taille moyenne, large d'épaules, une bouche au pli ferme, des yeux acérés — c'est l'image même d'un génie de la finance, vif et comblé par la réussite. Je ne connais qu'un seul escroc qui ait eu le dessus sur Sir Charles, et cet escroc, ainsi que l'a remarqué le commissaire de police de Nice, se serait joué d'un trio formé par Vidocq, Robert-Houdin et Cagliostro.

Nous avons profité de la saison pour passer quelques semaines sur la Riviera. Comme nous souhaitons uniquement nous reposer et nous distraire des écrasants soucis des opérations financières, nous n'avions pas jugé nécessaire d'emmener nos épouses avec nous. En fait, Lady Vandrift refuse de se soustraire aux plaisirs de Londres et ne goûte guère les délices ruraux du littoral méditerranéen. Mais Sir Charles et moi, quoique d'ordinaire immergés dans les affaires, apprécions grandement de fuir la City pour jouir de l'air pur et de la charmante végétation du Rocher. Nous *adorons* les beaux paysages. Cette délicieuse vue que l'on a de Monaco, avec les Alpes maritimes comme décor et, au premier plan, l'azur de la mer que domine la masse imposante du Casino, est à mes yeux l'un des spectacles les plus enchanteurs de toute l'Europe. Sir Charles est profondément attaché à ce lieu. Loin du tumulte de Londres, il se sent revigoré, régénéré même, lorsqu'il a gagné quelques centaines de livres sterling à la roulette à l'issue d'un après-midi parmi les palmiers, les cactus et la brise pure de Monte-Carlo. Le refuge idéal pour un intellect fatigué ! Toutefois, nous ne descendons jamais dans la Principauté proprement dite. Sir Charles estime que Monte-Carlo n'est pas une adresse sérieuse pour un financier. Il préfère un hôtel confortable sur la Promenade des Anglais, et il reprend des couleurs et ravive son système nerveux en effectuant chaque jour une excursion pédestre qui le conduit au Casino de la Jetée.

Cette saison-là, nous étions douillettement nichés à l'Hôtel des Anglais. Nous occupions une suite cossue au premier étage — salon, bureau, chambres — et jouissions sur place d'une société aussi agréable que cosmopolite. À ce moment-là, tout Nice ne parlait que d'un étrange imposteur, que ses disciples appelaient le Grand Voyant mexicain, censé posséder le don de double vue ainsi que quantité d'autres pouvoirs surnaturels. Il faut savoir que mon redoutable beau-frère ne peut pas croiser un charlatan sans brûler d'envie de le confondre ; c'est un homme d'affaires si avisé qu'il éprouve un plaisir désintéressé, pour ainsi dire, à démasquer les fripouilles et les imposteurs. Nombre de clientes de l'hôtel, dont certaines avaient eu l'occasion de s'entretenir avec le Voyant mexicain, nous abreuvaient des récits de ses étranges prouesses. Il avait révélé à l'une où se trouvait présentement son mari volage ; il avait donné à l'autre les chiffres qui sortiraient à la roulette le lendemain soir ; il avait montré à une troisième le visage de l'homme pour lequel elle se consumait d'amour sans même qu'il s'en rendît compte. Naturellement, Sir Charles n'en croyait pas un mot ; mais cela éveilla sa curiosité ; il souhaita rencontrer le prodigieux extralucide pour juger lui-même de ses capacités.

« Quelle somme demande-t-il pour une *séance** privée ? s'enquit-il auprès de Mme Picardet, la dame qui avait gagné à la roulette grâce aux prédictions du Voyant.

— Il ne travaille pas pour de l'argent, répondit-elle, mais pour le bien de l'humanité. Je suis sûre qu'il sera ravi de vous faire à titre gracieux la démonstration de ses capacités miraculeuses.

— Ridicule ! s'exclama Sir Charles. Cet homme doit gagner sa vie. Je suis prêt à lui verser cinq guinées pour le voir en particulier. À quel hôtel est-il descendu ?

— Au Cosmopolitan, je crois. Oh ! non ; je m'en souviens à présent : il est au Westminster. »

Sir Charles se tourna discrètement vers moi. « Écoutez, Seymour, murmura-t-il. Rendez-vous chez ce type aussitôt après dîner et proposez-lui cinq livres pour donner une *séance** privée dans mon salon, sans lui dévoiler mon identité ; surtout, gardez-vous de citer mon nom. Ramenez-le avec vous et conduisez-le directement à notre suite, afin d'écartier toute possibilité de trucage. Nous allons bien voir ce qu'il pourra nous dire. »

Je m'exécutai sans tarder. Le Voyant m'apparut comme un homme remarquable et fort intéressant. À peu près aussi grand que Sir Charles, plus mince mais d'un port plus élégant, il était pourvu d'un nez aquilin, d'yeux étrangement perçants, aux immenses pupilles noires, et d'un visage glabre finement ciselé, qui m'évoqua le buste d'Antinoüs ornant notre vestibule de Mayfair. Mais le trait le plus saillant de son apparence, c'était son

* En français dans le texte, comme tous les mots et expressions en italiques suivis d'un astérisque. Toutes les notes sont du traducteur.

abondante chevelure frisée, qui n'était pas sans faire penser à Paderewski¹ et dessinait comme un halo nimbant son front haut et pâle et son profil délicat. Je vis tout de suite pourquoi il avait autant de succès auprès des femmes ; il avait l'allure d'un poète, d'un aède, d'un prophète.

« Je suis venu, lui dis-je, vous demander si vous consentiriez à donner une *séance** dans le salon d'un de mes amis ; et ce dernier me prie d'ajouter qu'il est prêt à vous verser cinq livres sterling pour paiement de votre représentation. »

Le Señor Antonio Herrera — c'était ainsi qu'il se faisait appeler — s'inclina devant moi avec une civilité tout espagnole. Ses joues olivâtres et duveteuses étaient plissées par un sourire gentiment méprisant lorsqu'il répondit d'un air grave :

« Mes dons ne sont pas à vendre ; je les offre librement. Si votre ami — votre ami anonyme — désire contempler les prodiges cosmiques que façonnent mes mains, je serai ravi de les lui montrer. Heureusement, comme il en va souvent quand il est nécessaire de convaincre les sceptiques (car votre ami en est un, je le sens d'instinct), il se trouve que je n'ai aucun rendez-vous ce soir. » L'air pensif, il passa une main dans ses cheveux longs et fins. « Oui, j'y vais, poursuivit-il, comme s'il s'adressait à une présence inconnue flottant sous le plafond ; j'y vais ; suivez-moi ! » Puis il se coiffa d'un grand sombrero orné d'un ruban écarlate, passa une cape autour de ses épaules, alluma une cigarette et prit à mes côtés la direction de l'Hôtel des Anglais.

Il parla très peu en chemin, et uniquement par phrases courtes. Il semblait plongé dans ses pensées ; en fait, alors que nous arrivions devant la porte et que j'entrais dans le vestibule, il fit un ou deux pas de plus sur le trottoir, comme s'il n'avait pas vu que je l'avais conduit à destination. Puis il s'arrêta net et regarda autour de lui pendant quelques instants. « Ah ! l'Hôtel des Anglais », dit-il — et je précise au passage qu'il parlait un excellent anglais, quasiment idiomatique, en dépit d'un léger accent latin. « C'est ici, donc ; c'est ici ! » Il semblait à nouveau s'adresser à une présence invisible.

J'ai souri à l'idée qu'il crût tromper Sir Charles Vandrift avec ces ruses enfantines. Il n'est pourtant pas homme à gober de telles momeries (comme on le sait bien à la City). Je ne voyais dans ces simagrées que les vulgaires artifices d'un illusionniste de bas étage.

Nous montâmes à l'étage. Charles avait réuni quelques amis pour assister au numéro du Voyant. Celui-ci entra, toujours perdu dans ses pensées. Il était en habit de soirée, mais s'était passé autour de la taille une large ceinture rouge qui donnait à sa tenue une touche de couleur et de pittoresque. Il marqua une pause au centre du salon, sans que jamais son regard se posât sur quoi que ce fût. Puis il marcha droit sur Charles et lui tendit une main basanée.

« Bonsoir, dit-il. Vous êtes l'hôte de ces lieux. C'est l'œil de mon âme qui l'affirme.

— Dans le mille, répliqua Sir Charles. Ces gars-là doivent avoir l'esprit vif, Mrs. Mackenzie, car sinon ils ne s'en sortiraient jamais. »

Le Voyant parcourut l'assistance du regard et adressa un sourire poli à deux ou trois de ses membres, comme s'il les avait croisés dans une vie antérieure. Puis Charles entreprit de lui poser quelques questions toutes simples, les faisant porter sur ma personne et non sur la sienne afin de mieux le mettre à l'épreuve. Il répondit à la plupart d'entre elles avec une surprenante exactitude. « Son nom ? Son nom commence par la lettre S, je crois bien... Vous l'appellez Seymour. » Il observait de longues pauses entre ses mots, comme si les faits ne lui étaient révélés que lentement. « Seymour... Wilbraham... comte de Strafford. Non, ce n'est pas le comte de Strafford ! Seymour Wilbraham Wentworth. Apparemment, l'une des personnes ici présentes fait un lien entre Wentworth et Strafford. Je ne suis pas anglais. Je ne sais pas ce que cela signifie. Mais, d'une certaine façon, Wentworth et Strafford, c'est le même nom. »

Il chercha une confirmation du regard. Une dame vint à son secours.

« Wentworth était le patronyme du premier comte de Strafford, murmura-t-elle avec douceur ; et, pendant que vous discouriez, je me suis demandé si Mr. Wentworth était l'un de ses descendants.

— La réponse est oui », répondit aussitôt le Voyant, un éclair dans ses yeux noirs. Cela me parut des plus curieux ; car bien que mon père n'ait jamais douté de cette parenté, il lui manquait toujours un maillon pour en reconstituer la chaîne. Il ne pouvait affirmer avec certitude que l'Honorable Thomas Wilbraham Wentworth était bien le père de Jonathan Wentworth, notre ancêtre marchand de chevaux établi à Bristol.

« Où suis-je né ? » coupa Sir Charles, en venant subitement à son propre cas.

Le Voyant se plaqua les deux mains sur le front puis les pressa contre ses tempes, comme pour empêcher son crâne d'exploser. « En Afrique », dit-il d'une voix traînante, à mesure sans doute que les faits arrivaient en sa possession, pour ainsi dire. « En Afrique du Sud ; au Cap de Bonne-Espérance ; à Jansenville ; dans DeWitt Street. En 1840.

— *By Jove*, il a raison ! marmonna Sir Charles. On dirait bien qu'il ne plaisante pas. Cela dit, peut-être m'a-t-il reconnu. Peut-être savait-il où on le conduisait.

— Je ne lui ai donné aucune indication, répondis-je ; il n'a découvert notre destination que lorsque j'ai franchi la porte de l'hôtel. »

¹ Ignacy Paderewski (1860-1941), pianiste, compositeur et diplomate polonais, que sa virtuosité rendit mondialement célèbre au tournant du XX^e siècle.

Le Voyant se caressa doucement le menton. Je crus voir dans son œil un éclat furtif. « Aimeriez-vous que je vous donne le numéro d'une bank-note glissée dans une enveloppe ? demanda-t-il d'un ton placide.

— Sortez de cette pièce pendant que je la fais passer parmi nous », dit Sir Charles.

Le Señor Herrera s'éclipsa. Sir Charles montra une bank-note aux invités, veillant à ce que chacun en vît le numéro mais ne la lâchant pas un seul instant. Puis il la glissa dans une enveloppe qu'il scella avec fermeté.

Le Voyant revint parmi nous. Ses yeux affûtés firent le tour de l'assistance. Il secoua sa crinière. Puis il prit l'enveloppe dans ses mains et la fixa d'un air concentré. « AF, 73549, dit-il à voix basse. Billet émis par la Banque d'Angleterre pour une valeur de cinquante livres sterling – obtenu hier au Casino de Monte-Carlo en échange de gains aux tables de jeux.

— J'ai compris comment il a fait ! s'exclama Sir Charles d'une voix triomphale. Il a dû le changer à la caisse ; et c'est ensuite moi qui en ai hérité. D'ailleurs, je me rappelle avoir vu un type aux cheveux longs autour des tables. Cela dit, c'est fort bien joué.

— Il est capable de voir à travers la matière », protesta l'une des dames présentes. C'était Mme Picardet. « Il peut voir le contenu d'une boîte. » Elle sortit de sa poche un flacon à sels en or, comme ceux dont usaient nos grand-mères. « Qu'y a-t-il là-dedans ? » demanda-t-elle en le brandissant.

Le Señor Herrera le fixa d'un air pénétré. « Trois pièces d'or, répondit-il, le front sillonné de rides sous l'effet de la concentration ; la première est une pièce de cinq dollars américains ; la deuxième, de dix francs français ; et la troisième, de vingt marks allemands, à l'effigie de Guillaume I^{er}. »

Elle ouvrit le flacon et le fit passer. Sir Charles se fendit d'un sourire en coin.

« Comparse ! marmonna-t-il comme pour lui-même. Comparse ! »

Le Voyant se tourna vers lui d'un air peu amène. « Vous voulez quelque chose de plus fort ? s'enquit-il d'une voix de stentor. Quelque chose qui soit de nature à vous convaincre ? Très bien : il y a une lettre dans la poche gauche de votre gilet — une lettre roulée en boule. Souhaitez-vous que j'en récite le contenu ? Je le ferai, si tel est votre souhait. »

Cela paraîtra sans doute incroyable à ceux qui connaissent Sir Charles, mais, je dois l'admettre, mon beau-frère s'empourpra. Je ne saurais dire ce que contenait cette lettre ; il se contenta de répondre, sec et évasif à la fois : « Non, merci ; ne prenez pas cette peine. La démonstration que vous nous avez faite de vos talents est amplement suffisante. » Et ses doigts se tendirent vers la poche de son gilet, comme s'il redoutait quand même que le Señor Herrera lût la fameuse lettre.

Je crus également le voir décocher un regard inquiet à Mme Picardet.

Le Voyant s'inclina avec courtoisie. « Vos désirs sont des ordres, señor. Mais sachez que, par principe, tout en étant capable de voir au travers de toutes choses, je respecte invariablement ce qui est sacré et secret aux yeux de mes sujets. Si je n'agissais pas de la sorte, c'en serait fini de notre société. Car lequel d'entre nous supporterait qu'on dise toute la vérité sur lui ? » Il parcourut le salon du regard. La plupart d'entre nous pensions visiblement que cet étonnant Sud-Américain en savait vraiment trop. Et certains parmi nous exerçaient une activité financière.

« Par exemple, poursuivit le Voyant d'une voix posée, il y a quelques semaines, dans le train de Paris, je me trouvais en compagnie d'un homme très intelligent, qui occupe un poste haut placé dans une compagnie minière. Dans sa mallette étaient rangés certains documents — des documents confidentiels. » Il jeta un regard à Sir Charles. « Vous voyez de quoi je parle, mon cher monsieur : des rapports d'expertise, rédigés par des ingénieurs des mines. Peut-être en avez-vous déjà vu de semblables ; ils sont étiquetés *strictement confidentiel*.

— Des documents indispensables à l'exercice de la haute finance, admit Sir Charles, glacial.

— Précisément, murmura le Voyant, dont l'accent devint un instant beaucoup moins prononcé. Et comme ils étaient marqués *strictement confidentiel*, j'ai bien entendu respecté ce sceau. C'est tout ce que je souhaitais dire. Vu l'étendue des pouvoirs dont je suis doué, je considère comme un devoir de n'en point user d'une façon qui puisse être préjudiciable à mon prochain.

— Ce sentiment vous honore », répliqua Sir Charles sur un ton quelque peu acerbe. Puis il me murmura à l'oreille : « Voilà un gredin diablement malin, Sey ; je regrette que nous l'ayons fait venir ici. »

Le Señor Herrera sembla deviner ses pensées par intuition, car il reprit sur un ton plus léger :

« Je vais à présent vous montrer une autre manifestation, bien plus intéressante, de mon pouvoir occulte, pour laquelle nous aurons besoin d'un éclairage un peu tamisé. Me permettez-vous, señor mon hôte... je me suis délibérément abstenu de lire votre nom dans l'esprit des personnes ici présentes... me permettez-vous de diminuer légèrement l'intensité de cette lampe?... Ah ! C'est bien. Maintenant, celle-ci ; et celle-là. Exactement ! c'est parfait. » Il attrapa un sachet contenant de la poudre, dont il versa quelques grains dans une soucoupe. « Et maintenant, une allumette, s'il vous plaît. Merci ! » La poudre en brûlant émit une étrange lueur verte. Le Voyant pêcha une carte dans sa poche et brandit une petite bouteille d'encre. « Avez-vous un porte-plume ? » demanda-t-il.

Je lui en apportai un sur-le-champ. Il le tendit à Sir Charles. « Veuillez écrire votre nom ici », dit-il. Et il désigna un point au centre de la carte, dont la bordure gaufrée délimitait un petit carré d'une couleur différente.

Sir Charles n'était pas naturellement enclin à écrire sans raison valable son nom sur un bout de papier.

« Que comptez-vous faire de ceci ? » demanda-t-il. (La signature d'un millionnaire a quantité d'usages.)

« Je veux que vous glissiez cette carte dans une enveloppe et je brûlerai celle-ci, répondit le Voyant. Ensuite, je vous montrerai votre propre nom, écrit de votre propre main, en lettres de sang sur mon bras. »

Sir Charles prit le porte-plume. Si sa signature devait être brûlée aussitôt qu'écrite, il acceptait de bonne grâce de la fournir. Il rédigea son nom avec la netteté et la fermeté qui lui étaient coutumières : son écriture était celle d'un homme connaissant sa valeur et ne craignant pas de signer un chèque de cinq mille livres sterling.

« Examinez-la avec attention », dit le Voyant depuis l'autre bout de la pièce. Il n'avait pas regardé Sir Charles pendant qu'il signait.

Sir Charles s'exécuta. Le Voyant commençait à produire son impression sur lui.

« À présent, glissez la carte dans l'enveloppe », s'écria le Voyant.

Docile comme un agneau, Sir Charles obtempéra.

Le Voyant marcha sur lui. « Donnez-moi l'enveloppe. » Il la prit dans sa main, se dirigea vers la cheminée et la brûla d'un air solennel. « Voyez : elle est réduite en cendres. » Puis il revint au centre du salon, près de la flamme verte, retroussa sa manche et montra son bras à Sir Charles. Là, en lettres rouges, mon beau-frère découvrit le nom de Charles Vandrift, comme rédigé de sa propre main !

« Je vois comment il a fait, murmura Sir Charles en se reculant. Un truc des plus astucieux ; mais je l'ai percé à jour. C'est une illusion d'optique. Votre encre est vert foncé ; votre lumière est verte ; vous m'avez incité à fixer ma signature des yeux ; et ensuite, je l'ai vue écrite en rouge sur votre bras, le rouge étant la couleur complémentaire du vert.

— Vous croyez cela ? rétorqua le Voyant avec un curieux rictus.

— J'en suis sûr », répondit Sir Charles.

Vif comme l'éclair, le Voyant retroussa son autre manche. « Ceci est votre nom, claironna-t-il, mais pas votre nom complet. Que lisez-vous sur mon bras droit ? S'agit-il encore d'une couleur complémentaire ? » Il tendit le bras. Là, en lettres d'un vert glauque, je lus le nom « Charles O'Sullivan Vandrift ». Tel est le nom de mon beau-frère dans sa totalité ; mais cela fait des années qu'il en omet le « O'Sullivan », un patronyme qu'en vérité il n'aime guère. Il a un peu honte de la famille de sa mère.

Charles s'empressa de l'examiner. « C'est vrai, dit-il, c'est vrai ! » Mais sa voix était blanche. Je devinai sans peine qu'il ne souhaitait pas poursuivre la *séance**. Il voyait clair dans le jeu de cet homme, naturellement ; mais, de toute évidence, celui-ci en savait beaucoup trop sur lui.

« Rallumez les lampes, dis-je à un valet, qui s'exécuta. Et si je faisais servir du café et de la bénédictine ? murmurai-je à Vandrift.

— Je vous en prie, répondit-il. Tout est bon pour empêcher cet individu de redonner libre cours à son impertinence ! En outre, vous devriez dire à ces messieurs qu'ils peuvent fumer. Et ces dames apprécieraient elles aussi une cigarette — du moins certaines d'entre elles. »

On poussa des soupirs de soulagement. Les lampes dissipèrent la pénombre. Le Voyant marqua une pause dans ses activités, pour ainsi dire. Il accepta de bonne grâce un Partagas, sirota son café dans un coin et bavarda poliment avec la dame qui avait avancé le nom de Strafford. C'était un gentleman accompli.

Le lendemain matin, dans le vestibule de l'hôtel, je vis Mme Picardet vêtue d'une élégante robe de voyage, visiblement en route pour la gare ferroviaire.

« Vous nous quittez donc, madame ? » m'écriai-je.

Elle me sourit et me tendit sa main joliment gantée. « En effet, répondit-elle un rien sèchement. Je pars pour Florence, ou peut-être pour Rome. J'ai épuisé les ressources de Nice — je l'ai pressée comme un citron, pour ainsi dire. Il n'y a plus rien ici qui m'amuse. Je retourne dans mon Italie bien-aimée. »

Toutefois, si sa destination était bien Vintimille, il me parut étrange qu'elle prît l'omnibus assurant la liaison avec le *train de luxe** pour Paris. Mais un homme du monde accepte sans broncher tous les propos d'une femme, même les plus improbables ; et, je le confesse, je la chassai de mon esprit pendant les dix jours qui suivirent, ainsi d'ailleurs que le Voyant.

C'est alors qu'arriva par la poste le relevé de comptes bimensuel provenant de notre banque londonienne. En tant que secrétaire du millionnaire, j'ai le devoir d'éplucher ce relevé et de collationner les chèques encaissés avec les talons du carnet de Sir Charles. Ce jour-là, je ne pus faire autrement que de constater une erreur des plus considérable — une erreur d'un montant de cinq mille livres sterling. Et en notre défaveur, par-dessus le marché. Le débit du compte de Sir Charles était supérieur de £ 5000 au montant total des chèques émis.

J'examinai le relevé avec attention. L'origine de l'erreur crevait les yeux. Il s'agissait d'un chèque au porteur d'un montant de £ 5000, signé par Sir Charles et encaissé dans l'agence centrale de Londres, ainsi que l'attestait l'absence de tampon au verso.

Je priai mon beau-frère, qui se trouvait au salon, de me rejoindre dans le bureau. « Regardez, Charles, il y a joint au relevé un chèque que vous n'avez pas répertorié. » Et je le lui tendis sans autre commentaire, car il avait pu régler par ce moyen une dette de jeu, contractée aux courses ou à la roulette, voire quelque affaire dont il n'avait pas souhaité me parler. Ce genre de chose se produit quelquefois.

Il fixa le chèque d'un air pénétré. Puis il plissa les lèvres et émit un long sifflement. Enfin, il retourna le

chèque et déclara : « Sey, mon garçon, nous venons de nous faire entourlouper dans les grandes largeurs. »

Je fixai le chèque à mon tour. « Que voulez-vous dire ? demandai-je.

— Le Voyant ! répondit-il sans quitter le chèque des yeux. Cinq mille livres, ce n'est pas une grosse perte, mais dire que ce gremlin a pu nous posséder ainsi tous les deux — c'est proprement ignominieux !

— Comment savez-vous que c'est le Voyant ?

— Regardez cette encre verte. D'autre part, je reconnais la forme de cette fioriture. Dans le feu de l'action, j'ai un peu enjolivé ma signature, ce que je ne fais jamais d'ordinaire.

— Il nous a eus, admis-je en constatant qu'il disait vrai. Mais comment diable s'y est-il pris pour transférer votre signature sur un chèque ? Cela ressemble trop à votre écriture, Charles, il ne peut s'agir d'une contrefaçon.

— C'est bien ma signature. Il ne sert à rien de le nier. Imaginez un peu : il s'est joué de moi alors que j'étais sur mes gardes comme jamais ! Il n'était pas question de me laisser prendre à ses tours de passe-passe et autres incantations occultes ; mais jamais je n'aurais cru qu'il se livrerait à une banale escroquerie. Qu'il cherche à m'emprunter de l'argent, ou à m'en extorquer, je m'y attendais un peu ; mais apposer ma signature sur un chèque en blanc — c'est atroce !

— Mais comment a-t-il fait ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est que j'ai moi-même écrit ces mots. Je le jurerais devant un tribunal.

— Donc, vous ne pouvez pas refuser d'honorer ce chèque ?

— Malheureusement, non ; cette signature est bien la mienne. »

Dès l'après-midi, nous nous sommes rendus sans tarder au commissariat de police. Le commissaire principal était un gentleman nettement moins porté sur la paperasse et les formalités que l'ordinaire des Français, et qui parlait un excellent anglais épicé d'un accent américain, car, étant plus jeune, il avait servi pendant dix ans dans la police new-yorkaise.

« Je pense, gentlemen, déclara-t-il après avoir entendu notre récit, que vous avez été les victimes du Colonel Clay.

— Qui est le Colonel Clay ? demanda Sir Charles.

— C'est bien ce que j'aimerais savoir, répondit le commissaire avec son curieux accent franco-américain. C'est un colonel, car il s'accorde parfois ce brevet ; on l'appelle Clay, parce qu'il semble posséder un visage en caoutchouc, qu'il peut modeler avec autant d'habileté qu'un potier modèle l'argile. Identité réelle : inconnue. Nationalité : française et anglaise, à parts égales. Adresse : quelque part en Europe. Profession : anciennement sculpteur de cire au Musée Grévin. Âge : celui qui lui chante. Utilise ses connaissances pour façonner son nez et ses joues au moyen de bourrelets de cire, afin d'imiter les traits de la personne à laquelle il souhaite se substituer. Un nez aquilin, dites-vous ? *Hein* ! Ressemblait-il à ces photographies ? »

Il ouvrit un tiroir de son bureau et nous tendit deux portraits.

« Pas le moins du monde, répondit Sir Charles. À l'exception du cou, peut-être, je ne vois strictement rien qui rappelle son visage.

— Alors, c'est forcément le Colonel ! répondit le commissaire avec autorité en se frottant vigoureusement les mains. Regardez. » Il prit un crayon et esquissa les contours de l'un des deux visages — celui d'un jeune homme au regard neutre, au visage totalement inexpressif. « Voici le Colonel dans un déguisement tout simple. Bon. Maintenant, suivez-moi bien : supposons qu'il fixe un petit morceau de cire sur son nez — qu'il le munisse d'une arête busquée — comme cela ; eh bien, voilà le résultat ; pour le menton, hop ! une petite retouche ; pour les cheveux : une perruque ; et pour le teint, rien de plus facile — et voilà votre gremlin, n'est-ce pas ?

— Exactement », murmurâmes-nous de concert. En deux coups de crayon, plus un gribouillis pour le postiche, le visage était transformé.

« Cela dit, il avait de grands yeux noirs, aux pupilles très dilatées, objectai-je en y regardant de plus près ; l'homme sur ce portrait a des yeux de merlan frit, aux pupilles minuscules.

— L'enfance de l'art, répliqua le commissaire. Une goutte de belladone, et vous avez les pupilles du Voyant ; cinq grains d'opium, et vous avez les carreaux de cet homme à l'air si stupide et si innocent. Confiez-moi votre affaire, gentlemen. Je vais bien m'amuser. Comprendons-nous bien, je ne vous promets pas d'arrêter cette fripouille ; personne n'a jamais pu arrêter le Colonel Clay ; mais au moins vous expliquerai-je comment il s'y est pris ; et, vu l'étendue de vos moyens, cela devrait vous consoler de la perte de ces cinq mille livres !

— Vous êtes fort éloigné du fonctionnaire français traditionnel, monsieur le commissaire, remarquai-je.

— Je veux ! répondit l'intéressé, qui se mit au garde-à-vous comme un capitaine d'infanterie. Messieurs ! poursuivit-il en français, empreint d'une dignité inflexible, je vais mobiliser toutes les ressources de ce commissariat pour élucider ce crime et, si possible, parvenir à l'arrestation de son auteur. »

Nous avons ensuite télégraphié à Londres puis écrit à la banque pour lui donner le signalement du suspect. Mais cela n'a abouti à rien, est-il utile que je le précise ?

Trois jours plus tard, le commissaire nous a rendu visite à notre hôtel. « Eh bien, gentlemen, dit-il, je suis ravi de vous apprendre que j'ai tout découvert.

— Quoi ? s'écria Sir Charles. Vous avez arrêté le Voyant ? »

Le commissaire sursauta, quasiment horrifié par cette suggestion.

« Arrêter le Colonel Clay ? s'exclama-t-il. *Mais**, monsieur, nous ne sommes que de simples mortels ! L'arrêter ? Non, pas tout à fait. Mais nous avons reconstitué ses agissements. C'est déjà beaucoup, gentlemen : nous avons démêlé l'écheveau de son crime !

— Eh bien, que s'est-il passé, alors ? » demanda Sir Charles d'un air abattu.

Le commissaire s'assit et se rengorgea. De toute évidence, le soin porté à l'élaboration de ce crime l'amusait au plus haut point. « Primo, monsieur, cessez de croire que lorsque monsieur votre secrétaire est allé chercher le Señor Herrera ce soir-là, ce dernier ignorait où on le conduisait. C'est tout le contraire, en fait. Je ne doute pas que le Señor Herrera, ou le Colonel Clay (appelez-le comme ça vous chante) a séjourné à Nice cet hiver dans le seul but de vous dépouiller.

— Mais c'est moi qui l'ai fait venir, protesta mon beau-frère.

— Oui ; il comptait précisément sur vous pour cela. Il vous a forcé la main, pour ainsi dire. S'il n'y était pas parvenu, ce serait un bien piètre magicien. Une dame de sa connaissance — son épouse, disons, ou alors sa sœur — est descendue dans votre hôtel ; une certaine Mme Picardet. Par son intermédiaire, il a incité plusieurs dames de votre entourage à assister à ses *séances**. Elles vous ont parlé de lui et ont éveillé votre curiosité. Vous pouvez parier votre dernier dollar qu'en arrivant dans ce salon il était prêt à passer à l'action et avait accumulé quantité d'informations sur vous deux.

— Quels crétins nous faisons, Sey ! s'exclama mon beau-frère. Je comprends tout maintenant. Cette intrigante l'a prévenu avant le dîner que je voulais le rencontrer le soir même ; et quand vous vous êtes présenté devant lui, il était prêt à me rouler dans la farine.

— C'est cela, dit le commissaire. Il avait déjà peint votre nom sur ses bras ; et il avait procédé à d'autres préparatifs beaucoup plus importants.

— Vous voulez parler du chèque. Eh bien, comment se l'est-il procuré ? »

Le commissaire ouvrit la porte de notre suite. « Entrez », dit-il. Le jeune homme qu'il introduisit ne nous était pas inconnu : il travaillait au Crédit marseillais, la principale banque de la Riviera, où il était fondé de pouvoir responsable des clients étrangers.

« Dites-nous ce que vous savez de ce chèque », lui demanda le commissaire en lui montrant le chèque en question, que nous avions confié à la police en tant que pièce à conviction.

« Il y a environ quatre semaines... commença le fondé de pouvoir.

— Soit dix jours avant cette fameuse *séance**, coupa le commissaire.

— Un gentleman aux cheveux fort longs et au nez aquilin, un bel homme à la peau basanée et à l'allure exotique, s'est présenté à mon service et m'a prié de lui donner le nom du banquier londonien de Sir Charles Vandrift. Il avait une somme à porter à votre crédit, m'a-t-il confié, et il voulait savoir si nous pouvions vous la verser. Je lui ai répondu qu'il serait irrégulier de procéder de la sorte, étant donné que vous n'aviez pas de compte chez nous, mais que votre banque londonienne était Darby, Drummond & Rothenberg, Ltd.

— C'est exact, murmura Sir Charles.

— Deux jours plus tard, Mme Picardet, une de nos clientes, nous a apporté un chèque signé par une personne honorablement connue et nous a priés de le transmettre en son nom à Darby, Drummond & Rothenberg, Ltd, et de lui ouvrir un compte dans cet établissement. Nous l'avons fait et nous avons reçu en retour un carnet de chèques.

— Dans lequel ce chèque-ci a été prélevé, ainsi qu'en attestent son numéro et le télégramme que j'ai reçu de Londres, intervint le commissaire. Par ailleurs, le jour même où votre chèque a été encaissé, Mme Picardet a liquidé son compte à Londres.

— Mais comment ce type s'y est-il pris pour me faire signer ce chèque ? s'écria Sir Charles. Comment a-t-il réussi ce tour de passe-passe ? »

Le commissaire sortit un bout de papier de sa poche. « Est-ce une carte comme celle-ci qu'il vous a fait signer ? demanda-t-il.

— Exactement. On dirait un fac-similé.

— Je m'en doutais. Eh bien, notre Colonel, ainsi que je l'ai découvert, a acheté dans une boutique du quai Masséna un paquet de cartes identiques à celle-ci, destinées en principe à servir d'invitations pour un service religieux. Dans l'une d'elles, il a découpé un rectangle en son centre et... mais voyez plutôt. » Le commissaire retourna la carte pour nous montrer un bout de papier collé au verso ; il l'arracha et nous découvrièmes alors un chèque soigneusement plié de façon à afficher au recto de la carte l'emplacement prévu pour la signature. « Un tour extrêmement brillant, si vous voulez mon avis, remarqua le commissaire, appréciant en bon professionnel une entourloupe de génie.

— Mais il a brûlé l'enveloppe devant moi, protesta Sir Charles.

— Peuh ! fit le commissaire. Pour un magicien digne de ce nom, rien de plus facile que de substituer une enveloppe à une autre entre la table et la cheminée, et sans que vous y voyiez goutte. Et le Colonel Clay, ne l'oubliez pas, est le prince des magiciens.

— Eh bien, au moins avons-nous la consolation d'avoir identifié notre homme, ainsi que la femme qui lui a

servi de complice, dit Sir Charles en poussant un petit soupir de soulagement. À présent, bien entendu, vous allez suivre leur piste jusqu'en Angleterre et les arrêter sans tarder ? »

Le commissaire haussa les épaules. « Les arrêter ! répéta-t-il d'un air amusé. Ah ! monsieur, vous êtes bien optimiste ! Pas un seul policier n'a réussi à arrêter le Colonel Caoutchouc, comme nous l'appelons en France. Il est aussi fuyant qu'une anguille, cet homme-là. Et même en supposant que nous y parvenions, que pourrions-nous prouver, je vous le demande ? Quiconque a eu la chance de le voir une fois est incapable de le reconnaître dans son incarnation suivante. Il est *impayable**, ce brave Colonel. Le jour où je l'arrêterai, je puis vous l'assurer, monsieur, je me considérerai comme le policier le plus intelligent d'Europe.

— Eh bien, je finirai par le coincer, moi », rétorqua Sir Charles, qui retomba dans un silence pensif.